

CATHERINE DE MÉDICIS

Henri Pigaillem

La diabolique

Belin:

Henri Pigaillem

Catherine de Médicis

La diabolique

Belin:

En couverture: École de Clouet, *Catherine de Médicis*, huile sur bois (30 × 25 cm), deuxième moitié du XVI^e siècle, musée du Louvre, Paris. © RMN-Grand Palais (musée du Louvre)/Stéphane Maréchal.

Le code de la propriété intellectuelle n'autorise que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » [article L. 122-5]; il autorise également les courtes citations effectuées dans un but d'exemple ou d'illustration. En revanche « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » [article L. 122-4]. La loi 95-4 du 3 janvier 1994 a confié au C.F.C. (Centre français de l'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris), l'exclusivité de la gestion du droit de reprographie. Toute photocopie d'œuvres protégées, exécutée sans son accord préalable, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Éditions Belin / Humensis, 2018

170 bis, boulevard du Montparnasse, 75680 Paris cedex 14

ISBN 978-2-410-01431-0

À Maryline

Du même auteur

Stradivarius, sa vie, ses instruments, Zurfluh, 2000 (Bourse Poncetton de la Société des Gens de Lettres), réédité en 2012 chez Minerve.

Le tapissier de Notre-Dame, Éditions du Rocher, 2002.

Marion de Lorme, la reine du Marais, Les Trois Orangers, 2004.

Le docteur Guillotin, Pygmalion, 2004.

Le Prince Eugène, Éditions du Rocher, 2005.

La duchesse de Fontanges, Pygmalion, 2005.

Claude de France, première épouse de François I^{er}, Pygmalion, 2006.

Anne de Bretagne, Pygmalion, 2008 (Prix des Lauriers Verts 2008 de la biographie).

Jeanne de France, Pygmalion, 2009.

Tallemant des Réaux, préface de Jean Mesnard, de l'Institut, Le Croît Vif, 2010.

Les Guises, Pygmalion, 2012.

Les Hugo, Pygmalion, 2013.

Les Médicis, Pygmalion, 2015.

Introduction

L'histoire a longtemps hésité à donner à la mémoire de Catherine de Médicis la place à laquelle elle a droit. Auréolée d'une gloire tragique à jamais consacrée par la Saint-Barthélemy, la petite-fille de Laurent le Magnifique est partout représentée vêtue de noir, le visage empâté, l'œil sévère. On oublie qu'à la cour de François I^{er} elle est d'abord une jeune fille ardente, alerte, vive, une excellente danseuse, une cavalière émérite. Son beau-père le roi ne peut se passer de son bel esprit et de ses conversations brillantes qui le distraient des affaires de l'État. La jeune dauphine chasse en furieuse à ses côtés, invente la première arbalète pour femme, apprend aux dames à monter en amazone. Elle n'en reste pas moins attentive aux cabales qui partagent la cour. Si elle essuie en silence les avanies de Diane de Poitiers, c'est par calcul, car en apprenant à dissimuler, elle prépare déjà son règne. Elle fait en secret son éducation politique en lisant *Le Prince*, l'œuvre que Machiavel dédia autrefois à son père. La mort de François II, auquel succède Charles IX, sonne l'heure de son avènement. Reine et maîtresse sous le nom de son fils, elle n'a dès lors d'autre but que celui de conserver le pouvoir, et pour cela elle emploie tous les moyens, bons ou mauvais, se montrant

clémentine ou sévère suivant les circonstances. Lorsque Coligny paraît triompher, elle le fait assassiner ; si le roi de Navarre revendique le droit à la régence, elle sait le faire renoncer en échange de la charge de lieutenant général du royaume. Tandis que les Guise, champions de la cause catholique, poussent le roi à des mesures extrêmes contre les protestants, elle s'efforce inlassablement de rétablir la paix entre les deux partis. On la voit négocier, publier des traités, accorder des édits, et, pour sceller la réconciliation, marier sa fille Marguerite à Henri de Navarre, le futur Henri IV. Elle est fidèle à la foi catholique mais sait se tenir à l'écart de tout sentiment fanatique, ce qui lui permet de garder un regard lucide sur les problèmes religieux auxquels elle est confrontée. En fait, ce qui semble guider sa conscience, ce sont les miroirs magiques, l'astrologie, la sorcellerie, les prophéties de Nostradamus. L'imagination des pamphlétaires attribuée à ses superstitions et à ses actes mystérieux les crimes dont elle se serait rendue coupable. L'huile de vitriol, les sels caustiques, les acides et autres demi-poisons, c'est l'affaire ancestrale des Médicis. Prédestinée à jeter des sorts, Catherine en connaît les secrets. Moins raffiné, plus inouï, l'envoûtement d'airain aurait supprimé le frère cadet de Coligny, François d'Andelot, et ce n'est que de justesse que le prince de Condé aurait échappé à une mort programmée dans le laboratoire à cucurbites de Cosme Ruggieri, l'astrologue de la reine.

La malédiction semble cependant n'avoir agi que sur Catherine elle-même, si l'on considère que sa vie s'achève misérablement : « À Blois, écrit Pierre de L'Estoile, où elle était adorée et révérée comme la Junon de la cour, elle n'eût plus tôt rendu le dernier soupir qu'on n'en fit pas plus de compte partout que d'une chèvre morte. » Son règne fut grand. Il a paru utile à Honoré de Balzac d'en retracer les actions les plus écla-

tantes. Son jugement contraste avec toutes les injustes opinions du XVI^e siècle :

Les calomnies une fois dissipées par les faits péniblement retrouvés à travers les contradictions des pamphlets et les fausses anecdotes, tout s'explique à la gloire de cette femme extraordinaire, qui n'eut aucune des faiblesses de son sexe [...] Catherine, obligée de combattre une hérésie prête à dévorer la monarchie, sans amis, apercevant la trahison dans les chefs du parti catholique, et la république dans le parti calviniste, a employé l'arme la plus dangereuse, mais la plus certaine de la politique, l'adresse¹ !

À l'approche du 500^e anniversaire de la naissance de Catherine de Médicis, je suis allé au-devant d'un secret désir de faire depuis longtemps appel aux impressions laissées par la lecture du livre de Balzac et de les ranimer par une nouvelle et énième biographie. De tous les Médicis évoqués dans mon ouvrage que je leur consacrais il y a quelques années, Catherine est la seule dont le souvenir me renvoie toujours à des soirées de débats passionnés sur fond de polémiques. L'un de ses principaux privilèges est d'être l'une des premières en France, après François I^{er}, à présider à une époque de grandeur dans les arts et à accorder sa protection aux plus grands artistes de son temps. N'est-elle d'ailleurs pas née à Florence, berceau de l'humanisme et de la Renaissance ? Nous lui devons les plus beaux monuments de France, façonnés par Philibert Delorme ou Pierre Lescot, ornés par le Primatice ou Germain Pilon, exaltés par Ronsard ou Rémy Belleau.

C'est cependant dans la tourmente des guerres de Religion que son nom s'élève, lorsque le dimanche 24 août 1572 elle donne le signal des mâtines parisiennes. Aussi, aujourd'hui encore, se manifeste-t-il à son égard tantôt une fureur justicière, tantôt une idolâtrie lyrique. Sa renommée suscite tantôt l'admiration, tantôt l'horreur et l'anathème. Mais quelles que

soient nos passions pour Catherine, il serait dommage qu'elles retombent. La lecture du présent ouvrage contribuera peut-être à y veiller. Les livres et documents consultés pour l'écrire sont divers sans être trop nombreux. Il faut prendre garde aux archives trop anciennes, où la véracité des faits n'a pas toujours été vérifiée, ni à l'époque, ni depuis. Les auteurs contemporains qui nous renseignent le mieux sur Catherine de Médicis et son temps sont Guillaume et Martin du Bellay, Régnier de La Planche (*Histoire de l'État de France sous François II*), Agrippa d'Aubigné, Jacques-Auguste de Thou. Le témoignage de ces auteurs reste précieux, malgré la mauvaise foi dont ils font parfois preuve. D'Aubigné, par exemple, connu pour être protestant, n'épargne rien à Catherine de Médicis. Les correspondances sont encore plus précieuses. Censées être secrètes, on peut prétendre que leur contenu est sérieux. On s'appuiera plus particulièrement sur les lettres des ambassadeurs et surtout celles de Catherine elle-même, au nombre de 6 000, soigneusement recueillies par Hector de La Ferrière et Gustave Baguenault de Puchesse. Il serait en revanche imprudent d'accorder du crédit aux Mémoires de Tavannes, écrits par son fils, ou à ceux de Marguerite de Valois, tout aussi apocryphes.

Parmi les ouvrages modernes qui font le plus autorité, nous prendrons de préférence en considération ceux de Janine Garrison (*Catherine de Médicis, L'Impossible Harmonie ; Tocsin pour un massacre*), Jean-Louis Bourgeon (*Charles IX devant la Saint-Barthélemy*), Jean-François Solnon (*Catherine de Médicis*), Pierre Chevallier (*Henri III, roi shakespearien*), Denis Crouzet (*Le haut cœur de Catherine de Médicis ; La Nuit de la Saint-Barthélemy*), Raphaël Dargent (*Catherine de Médicis, la Reine de Fer*), Arlette Jouanna (*La Saint-Barthélemy, Les mystères d'un crime d'État*), Ivan Cloulas (*Catherine de Médicis*)². Le mien

INTRODUCTION

n'a pas la prétention de les égaler. Aux plus jeunes, si ce n'est déjà fait, il donnera surtout l'occasion de découvrir une femme d'exception. Les moins jeunes constateront, je l'espère, qu'il restait encore des choses à dire sur Catherine de Médicis.

Chapitre Premier

Les Médicis

Catherine de Médicis est l'une des grandes figures de cette célèbre dynastie florentine qui s'illustre pendant quatre siècles à travers sept grands-ducs de Toscane, trois papes¹ et de nombreux cardinaux. Au XVI^e siècle, Vieri de Médicis associe le nom de la famille au métier de banquier. Engagé dans de fructueux trafics financiers dans le Mugello, il est le fondateur de la compagnie de commerce et de banque la *Vieri di Cambio de' Medici e compagni*. À sa mort, son cousin Jean di Bicci de Médicis reprend sa maison de banque et en transfère le siège à Florence. Dès lors, il voit ses affaires prendre une extension considérable. Lié par de nombreux contrats, il engage des membres de sa famille pour le représenter à Ancône, Rome, Gênes, Pise, Bruges, Gaète, Venise ou Naples et gère bientôt une clientèle composée de cardinaux, du Saint-Siège et de plusieurs cours princières. Il utilise sa fortune pour établir à Florence l'autorité politique de sa maison et accroître son crédit. Aux grands négociants, il accorde des prêts et apporte des secours financiers lorsqu'ils sont menacés par la faillite. Pour les pauvres, il obtient de la Seigneurie – le gouvernement de la ville – des dégrèvements et la diminution de l'impôt du sel. Il fait construire et entretient de nombreux édifices religieux et

des établissements hospitaliers. Il confie notamment à Lorenzo Ghiberti la réalisation des portes de bronze et d'or du baptistère de San Giovanni et à Filippo Brunelleschi la construction de l'église San Lorenzo. Ses libéralités lui attirent ainsi des partisans de toutes les classes.

Sa fortune lui permet de se faire construire un palais dans la via Larga, la plus riche artère de Florence. Il y abrite toutes sortes de chefs-d'œuvre acquis sur sa demande par des négociateurs envoyés dans l'Europe entière : sculptures, pièces d'orfèvrerie, vases, tapisseries, tableaux de maître, pierres gravées, monnaies, bijoux, médailles, émaux. C'est dans ce palais de la via Larga, œuvre de l'architecte et sculpteur Michelozzo, que Catherine de Médicis verra le jour.

Jean di Bicci meurt en 1429. Sa seule ambition avait été la prospérité et l'extension de ses affaires. Son fils aîné Cosme veut davantage. S'il compte étendre l'influence et la popularité des Médicis, il veut aussi conquérir Florence par l'argent. Il cherche des appuis à Rome en devenant le banquier du pape, et en Angleterre en accordant au roi Édouard IV une avance de 120 000 florins pour lui permettre de se maintenir sur le trône. À Florence, il crée un comité qui assure toutes les magistratures à ses partisans et aux hommes dévoués à sa cause. Il peut éliminer ou contrôler ses adversaires. À ceux qui tentent de lui faire de l'ombre, il réserve le terrible sort de la faillite. S'ils sont à la tête d'une importante affaire, leur crédit est resserré par la banque Médicis jusqu'à ce qu'ils se trouvent acculés à la ruine. En marchand qui gouverne l'État avec son argent, Cosme soutient son autorité politique en faisant de Florence l'une des premières puissances économiques d'Europe.

Cette autorité manque d'échapper à son fils Pierre, dit « le Goutteux », qui lui succède en 1464. Dépourvu de l'ambition et du charisme de son père, fréquemment retenu au lit par son arthrite déformante, Pierre n'est jamais associé aux affaires

publiques et n'est que très peu familier avec la politique. À quarante-huit ans, il est déjà très affaibli par son infirmité. Il dirige l'État depuis sa chambre et c'est à ses partisans élus aux fonctions de la République qu'il doit tout son pouvoir. Il succombe à la goutte en décembre 1469, laissant à son fils Laurent l'administration de ses affaires.

Premier citoyen de Florence, allié des personnages les plus considérables d'Italie, Laurent reçoit les hommages des princes d'Europe comme d'Orient. Les rois de Portugal, d'Espagne, de Hongrie, l'empereur Frédéric III lui envoient leurs ambassadeurs pour prendre ses conseils et solliciter son entremise. Louis XI lui confère la faveur d'ajouter les lys de France aux armoiries de sa famille. S'étant habitués à ce qu'il ne porte pas de titre officiel, tous lui écrivent en utilisant la formule « Votre Magnificence », d'où son surnom de « Laurent le Magnifique ». Il entretient des liens diplomatiques très étroits avec les souverains du Soudan et de Turquie. Le sultan d'Égypte signe avec lui un traité commercial et place son argent à la banque Médicis du Caire.

Un rapprochement avec Rome assure à Laurent le Magnifique des rapports privilégiés qui lui permettent d'élever les membres de sa famille aux plus hauts emplois ecclésiastiques. En mars 1492, son fils Jean se voit conférer par Innocent VIII la dignité de cardinal. Laurent souhaiterait le voir monter sur le trône de Saint Pierre afin que les Médicis, déjà maîtres de Florence, étendent leur autorité dans toute l'Italie. Mais sa santé est affectée par la goutte, mal héréditaire qui a déjà emporté son père et son grand-père. Il s'éteint le 8 avril, à l'âge de quarante-trois ans.

Jean devient pape le 11 mars 1513 sous le nom de Léon X. Son avènement suscite un enthousiasme extraordinaire à Florence, qui n'a jusqu'à présent jamais donné de pape à la chrétienté. Le 1^{er} mai, à la veille de fixer sa résidence à Rome, il

confie le gouvernement de Florence à son neveu Laurent, fils unique de Pierre le « Malchanceux », chassé de Florence sous Charles VIII au bénéfice du prédicateur dominicain Jérôme Savonarole. D'esprit altier et vaniteux, Laurent s'attire bientôt l'antipathie des Florentins et de la Seigneurie. Il affiche un luxe princier provoquant et traite les magistrats en vulgaires serviteurs. Il est toutefois l'objet de toute l'affection de son oncle. Léon X a des prétentions sur le duché d'Urbin et entend le lui offrir. Il envahit le fief en 1516, et par une bulle datée du 1^{er} septembre, nomme Laurent « et ses fils et neveux, légitimes et illégitimes, préfet de Rome, duc d'Urbin, seigneur de Pesaro, de Sinigaglia, de Castiglione et de San Lorenzo in Campo ».

Dans une lettre d'Amboise datée du 26 septembre 1517, François I^{er} félicite Laurent de son établissement dans le duché. Sa victoire à Marignan, deux ans plus tôt, lui a livré le Milanais. Pour se maintenir en Italie et tenir en échec son rival Charles Quint, il souhaite faire alliance avec les Médicis et unir Laurent à une princesse française. Francesco Vettori, envoyé florentin à la cour de France, et Monseigneur Giovanni Stafileo, évêque de Sebenico, conduisent les négociations matrimoniales pour le pape. Après avoir un temps fixé leur choix sur l'une des filles de Jean d'Albret, roi de Navarre, ils se décident pour une cousine de François I^{er}, Madeleine de La Tour d'Auvergne, fille de feu Jean, comte d'Auvergne, et de Jeanne de Bourbon. Le contrat de mariage est signé le 25 janvier 1518 à Corneto, dans le palais de Léon X. Le peintre Raphaël réalise le portrait du duc d'Urbin, que l'on envoie à la future mariée. Celle-ci apporte de nombreux biens, parmi lesquels d'immenses domaines qu'elle possède en Auvergne et dont les revenus annuels s'élèvent à plus de 10 000 écus d'or.

En avril, la cour de France s'apprête à baptiser le dauphin François, né le 28 février 1518. Le roi désire une cérémonie grandiose et un illustre parrain. Il dépêche à Rome un gentil-

homme de sa chambre avec mission d'émouvoir Léon X afin qu'il accepte de tenir en personne l'enfant sur les fonts baptismaux. Le pape envoie Laurent pour le représenter.

Au baptême, célébré le 25 avril, succède, le 2 mai, le mariage du duc d'Urbin et de Madeleine de La Tour d'Auvergne. Pour l'occasion, Léonard de Vinci a tendu la cour du château de tapisseries illustrant la destruction de Troie, la prise de Jérusalem, et autres sujets empruntés à l'histoire antique. Après la bénédiction des époux, la duchesse d'Alençon accompagne Madeleine jusqu'à la chambre nuptiale.

Le duc et la duchesse d'Urbin accompagnent le roi en Bretagne, visitent leurs terres d'Auvergne, puis gagnent Florence. Début avril 1519, au palais de la via Larga, Laurent ressent les premières douleurs du mal français, résultat de ses anciennes amours licencieuses. Le 13, Madeleine donne le jour à Catherine, la future reine de France. Messire Goro Gheri écrit au cardinal-légat à la cour de France : « Mercredi matin, le 13 avril, à onze heures, la duchesse, avec l'aide de Dieu, a donné la vie à un enfant du sexe féminin. Son Excellence le duc voulut qu'on lui portât aussitôt la petite fille. Madame la duchesse se porte bien, et ses couches, par la grâce de Dieu, ont été heureuses. » Le 16, à San Lorenzo, le Révérend Père Leonardo Buonafede procède au baptême de l'enfant. Francesco d'Arezzo, général de l'Ordre des Servites, Clara d'Albizzi, prieure du couvent d'Annalena, et sœur Speranza de Signorini, abbesse du couvent des Murates, la tiennent sur les fonts baptismaux. Le 28, Madeleine de La Tour d'Auvergne, à qui Laurent a transmis son mal, s'éteint dans la souffrance. Son époux la rejoint dans la tombe sept jours plus tard, à l'âge de vingt-sept ans. C'est à lui, Laurent II duc d'Urbin, que Machiavel avait dédié *Le Prince*, l'une de ses œuvres majeures.

Catherine hérite du duché d'Urbin, ce qui lui vaut le surnom de *duchessina*, petite duchesse. Orpheline à tout juste

vingt-deux jours, elle est d'abord confiée aux soins de sa grand-mère Alfonsina Orsini, mère de Laurent. Celle-ci meurt quelques mois plus tard, en février 1520. François I^{er}, qui désire préserver l'héritage des La Tour d'Auvergne, réclame la tutelle de Catherine, alléguant l'apparentement de la mère de l'enfant à la maison de France. Léon X comprend qu'il souhaite faire du duché un point d'appui pour de futures entreprises au centre de l'Italie. Comme il dispose de Catherine à son gré, il oppose un refus catégorique et annonce même son désir de fiancer la *duchessina* à son cousin Hippolyte. Elle a neuf mois quand il la fait venir à Rome pour la confier à sa nièce, Clarice de Médicis, sœur de Laurent et épouse du banquier Philippe Strozzi. C'est auprès de cette famille que Catherine passe ses premières années.

La malaria emporte Léon X le 1^{er} décembre 1521. Le conclave s'ouvre le 27. Le défunt avait pris d'habiles dispositions pour assurer le trône pontifical à son cousin germain, le cardinal Jules de Médicis, en portant un décret par lequel tous les bénéfices du nouveau pape devraient être partagés entre les cardinaux. Mais la parenté de Jules avec feu Léon X fait craindre aux cardinaux que la transmission de la tiare ne devienne héréditaire dans cette maison puissante qu'est celle des Médicis. Le cardinal Gaëtani achète le désistement du cardinal Soderini avec une abbaye et le titre de vice-chancelier de l'Église. Faisant valoir les avantages qui résulteraient de l'élévation du cardinal d'Utrecht, il donne ensuite son suffrage à cet ancien précepteur de Charles Quint. Vingt-six cardinaux, dont les votes ont été achetés à l'avance, suivent son exemple. Jules de Médicis rentre à Florence, qu'il gouverne depuis la mort de Laurent avec autant de vigueur que d'habileté. Élu quasiment à son insu, Florent d'Utrecht se fait consacrer sous le nom d'Adrien VI. Sa première mesure est de réinvestir Francesco Maria Della Rovere dans son duché d'Urbin. La